

# A propos d'une chanson en patois gruyérien

Autor(en): **Chambaz, Octave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 12

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199276>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

fourche à la main. on s'est dit : « Voyons, s'il te fallait parler dimanche, au banquet de la jeunesse, que leur-z'y dirais-tu... pour voir? ».

Et, par devant les poules effarées, en donnant de furieux coups à gauche et à droite, on a prononcé — en dedans — son premier discours.

Puis, on s'est fait recevoir membre d'une société. Pas étonnant si, chez nous, les sociétés pullulent et prospèrent. Pour beaucoup de gens, une société n'est absolument qu'un prétexte à discours. Pendant longtemps, on est venu aux assemblées et l'on est resté coi à sa place; coi, c'est trop dire, car on se sentait bouillir d'impatience, mais... on n'osait pas. Que de fois, venu en assemblée avec un beau discours dans le ventre, on est parti sans l'avoir débarrassé. Que de fois, au moment de lever la main et de prononcer la phrase sacramentelle : « Monsieur le Président, je demande la parole », on a senti comme un os arrêté au cou et qui vous coupait le sifflet, ou bien un petit frisson qui partait des épaules et descendait tout le long du dos.

Enfin, un beau jour, on s'est lancé. On s'est levé et l'on a prononcé très vite un petit discours quelconque, puis l'on s'est rassis, on a essuyé son front couvert de sueur et l'on a promené autour de soi un regard vainqueur.

Ça y est, cette fois! Le Conseil communal ou la Société de laiterie possède un orateur de plus. Car maintenant, le premier pas est fait, et c'était le seul qui coûtât quelque chose. On va tâcher de rattraper le temps perdu, et tout sera prétexte à discours.

Voulez-vous, lecteurs du *Conteur*, que je vous en croque quelques-uns de ces orateurs? Vous les reconnaîtrez peut-être pour les avoir entendus... que sais-je, au Conseil communal de votre village, à l'abbaye de tel endroit, à l'inauguration du temple de tel autre, à la Société de jeunesse ou aux réunions de tempérance.

Il y a d'abord l'orateur patriotique. Pour celui-là, tout discours devient un toast à la Patrie. Qu'il s'agisse de la pompe à incendie, du bouc communal ou de la prise des taupes, d'une fregâtze de Nouvel-An ou de la réparation du pont de danse, soyez sûr qu'il en arrivera invariablement à vous parler de Guillaume-Tet ou de Winkelriède. Estimez-vous bien heureux encore s'il ne vous sert pas nos vaillants ancêtres, les vainqueurs de Grandson et de Morat. Avez-vous remarqué combien on tient à ce cliché chez nous, sans penser que nos ancêtres vaudois, à l'exception des montagnards de la Gruyère, n'étaient nullement du côté des vainqueurs, et que, pour ces mêmes ancêtres, les vainqueurs de Grandson et de Morat étaient d'affreux brigands, dont on faisait peur aux enfants, la nuit tombée.

Il y a ensuite l'orateur *vis sans fin*. Celui-là ne sait comment terminer. Terminer un discours est un art. C'est de la fin que dépend tout le succès. On ne peut pas, après avoir développé ses arguments, se rasseoir brusquement; il faut quelques guirlandes. En cherchant des guirlandes, l'orateur ne s'aperçoit pas qu'il fait comme dans la *romance du muguet*: « Sitôt finie, on la recommence », ou dans celle du *Petit navire*:

Si cette histoire vous ennuie  
Nous allons la la la recommencer.

Il reprend bravement tous ses arguments un à un, et les développe à nouveau. Il m'a toujours fait penser à un moineau qui est entré par mégarde dans une chambre dont une seule fenêtre est ouverte. L'oiseau vole de tous les côtés, se heurte aux fenêtres fermées, s'agite, se désespère, revient dix fois donner de la tête contre la vitre avant de trouver le guichet ouvert par lequel il pourra s'échapper.

Il y a enfin l'orateur *seconde édition*. Celui-ci

reprend ce qu'ont dit tous les orateurs précédents et, sans rien ajouter de nouveau, répète du premier au dernier tous leurs arguments. Il est persuadé que lui seul a apporté la lumière, une lumière éblouissante sur la discussion. Quand il a fini, chacun pense : « Quelle belle occasion de te taire tu viens de perdre ».

Au village, l'orateur est quelqu'un. Tout village qui se respecte cherche à avoir sur ses voisins une supériorité quelconque. Heureux celui dont le clocher est une idée plus haut que les autres ou dont la fontaine a quatre tuyaux, quand partout ailleurs il n'y en a que trois. Heureux celui dont le régent a une forte carrure et chante bien la basse. Qu'importe son talent de pédagogue, pourvu qu'on puisse dire le dimanche en sortant de l'église : « Hein, avez-vous entendu notre régent: tiel creux, et comme il te débillote ses psaumes? Y en a pas un de très toute la paroisse qui puisse pider avec ». Si le régent est pétiolet et tout mcindre et qu'il n'ait pas de voix, c'est un opprobre qui rejaillit sur toute la commune.

Heureux, cent fois heureux, le village qui possède un orateur. Par derrière, il est vrai, les envieux diront : « Peuh, ce n'est qu'un mina-mor. Il est comme les mouzets, il a toute la force au bout du mor », mais au fond, on n'en sera pas peu fier. Que Monsieur le préfet vienne en tournée ou qu'il faille adresser au cimelière quelques paroles émues, c'est à lui qu'on s'adressera. Mais où il triomphe, c'est quand la société de chant du village voisin vient un dimanche après-midi faire visite. On offrira quelques verres à boire, de beau savoir, et puis tout à coup, quand on aura assez trinquotté :

— Dis-voir, Daniet, si tu nous disais tielques mots.

— Ouah! pas aujourd'hui; je suis pas en train.

— Que oui, ça ferait rudement plaisir. Et, à voix basse, le syndic ajoute : « Pou leur faire voir aussi qu'on n'est pas des pétouillons... »

Du moment qu'il s'agit de l'honneur du village, Daniet se laisse aller et adresse les tielques mots demandés.

Et ses combourgeois l'écoutent tout fiers, en suivant du coin de l'œil, la déconvenue des autres qui se demandent avec terreur :

— Nom de nom, tiest-ce qui va répondre ?

Et le lendemain, la femme à Daniet se trouve justement avoir une grosse mitrêe de linge à laver à la fontaine. Et l'une après l'autre les commères de lui dire :

— Alo, dites-voï, Julie, y paraît qu'il leur a remé fait un tant beau discours, hier soir, votre mari.

— Eh bien oui, on vient de me le dire. Figurez-vous que j'en savais pas un traitre mot. Il y fait tant peu attention, il m'en parle jamais. Oh! du reste, me mène pas bien loin, j'aimerais autant qu'il rentre un peu plus vite chez nous!

N'en croyez pas un mot, au moins, la Julie est toute fière et ne donnerait pas ce petit triomphe pour bien grand'chose.

S'il est glorieux, le métier d'orateur, il n'est pas sans danger. Que de gens s'y sont essayés, qui s'y sont enremlés et n'ont jamais pu s'en ravoïr. Quelques traits pour finir : Certain orateur de \*\*, devant porter le toast à la patrie, s'écria d'un air inspiré :

« L'amou de la patrie... »

Puis, au bout d'un moment et une tierce plus haut :

« L'amou de la patrie, mes amis... »

Et comme rien ne venait :

« Enfin quoi, mes pauvres amis, l'amou de la patrie me trosse pa le beau milieu. Tant pis! » Et il se rassit.

Et c'est dans un village voisin qu'un orateur de même envergure se mit à pétouiller :

— Chers concitoyens, il faut... il faut... il faut...

Alors, une voix dans l'auditoire :

— Ye faut... ye faut... ye tè faut avau!

Ainsi dit, ainsi fait!

Enfin, pour finir, laissez-moi vous en raconter encore une.

C'était à l'abbaye de... Pas de danger que je vous dise où; mettez cela où vous voudrez. L'un des plus brillants orateurs était, sans contredit, Jean-David X., propriétaire d'une belle scierie au bord de la rivière. Pendant que, du haut de la tribune, il faisait pleuvoir sur son auditoire des flots d'éloquence, un bon vieux paysan se frappa tout à coup le front :

— Te brûle-t-il pas, moi qui lui dois toujours sa sciure depuis l'automne.

Un moment après, l'orateur recevait les félicitations chaleureuses des amis :

— T'einlève seulement, disait l'un, on voit bien que la bonne femme a pas oublié de te passer le doigt sous la langue.

— Attends-te voi, disait l'autre, que notre député ait tourné l'œil, si on t'envoie pas à Lausanne! Ils n'en ont pas tant comme ça, au Grand Conset.

— Tenez-voï, dit tout à coup une voix, voilà deux francs pou votre sciure!...

Chers lecteurs, grâce pour la sciure de

PIERRE D'ANTAN.

#### A propos d'une chanson en patois gruyérien.



Cette chanson nous rappelle un après-midi ensoleillé de septembre, passé il y a dix ans, à Sâles, ce joli village aux maisons antiques et attrayantes, situé entre deux montagnes, les Alpes et le Gil-

bloux, bien connues des amis de la verte Gruyère, comme l'appelait son chantré aimé, notre regretté Rambert.

Le *bouébo* qui nous l'a chantée, sous le large avant-toit, en face des prés où séchait un regain tardif et au moment où de petits groupes d'hommes et de femmes, — celles-ci vraiment charmantes sous leurs mouchoirs rouges, — partaient aux champs, le râteau sur l'épaule, venait de Romans, nous dit-il, *ona koumouna to pri, chu la aotia* (une commune tout près, sur la hauteur).

Nous regrettons de ne pouvoir donner de ces strophes une transcription rigoureusement phonétique; le relevé, très défectueux sous ce rapport, que nous retrouvons aujourd'hui parmi de vieux papiers, ne nous le permet pas.

Nous nous bornons à noter, à la suite de la traduction, les vers que nous avons retrouvés, avec de légères variantes, dans un autre chant populaire, aussi de la Basse-Gruyère, publié dans les *Nouvelles étrennes fribourgeoises* (pages 123 à 125 de l'année 1891) et intitulé *Lè Jermalyi dou Payi bâ*. Ce chant n'est pas le même que celui recueilli sous ce titre par M. J. Reichlen dans la *Gruyère illustrée* (fascicules IV-V, pages 30 à 31), quoique deux vers de la seconde strophe renferment l'idée contenue dans les trois derniers de la première de celui-ci (\*).

#### I

Le vin dè mé arouvè,  
La chajon dè poyi.  
Dépîndan lað chenalyè,  
Lað bi loyi pîntaò.

#### II

E kan lou trin arouvè,  
Kemîsan a détserdzi;  
A préparâ lè diétsoù,  
Po kan fudrè trîntsi.

(\*) Cf. aussi avec *Le 20 dè mè*, pages 36 à 37 de l'ouvrage que je viens de citer du peintre Reichlen, *Chants et coraules de la Gruyère*, 1894.

## III

Lè a chi dè la kapèta  
Fà pà bin chon dèvé.  
Che n'avè pà dè grant j'orolyè,  
Ye chôtèrè lè ché.

## IV

Chè chakou bin la tisa,  
Chè chakou bin lé rin;  
Chinbyè kè chè tchanbè  
Ye chon chu dè réchaò.

## V

La chin-dèni ch'aproutschè;  
Lè lindzo vignon nè;  
Adiu lè piou, lè pudzè;  
Mòdechon lè cholé.

## VI

Totè staò dzounè flyè,  
Ye chaòt au bou d'avò;  
Chè byochon lo vejaòdzo,  
E chòton fro dè tsò.

## VII

Chon montà amon l'étschila,  
Po no motra lè baò;  
Totè staò dzounè flyè,  
Lo pantè persotaò.

Ce qui — moins l'air simple et si j'ose dire du terroir, la grâce naïve du chanteur et le charme inhérent à nos patois, et particulièrement au gruyérien — signifie :

I. Le vingt de mai arrive, — La saison d'alper. — (Ils) dépendent leurs clochettes, — Leurs beaux sacs à sel brodés.

II. Et quand le mobilier (ou les ustensiles) arrive, — (Ils) commencent à décharger; — A préparer les baquets à lait, — Pour quand (il) faudra *trancher* (faire coaguler le lait).

III. Il y a celui de la *kapèta* (\*) (calotte d'*armailli*) — (Il ne) fait pas bien son devoir. — S'il n'avait pas de grandes oreilles, — sau terait les haies.

IV. (Il) se secoue bien la tête, — (Il) se secoue bien les reins; — (Il) semble que ses jambes — Elles sont sur des ressorts.

V. La Saint-Denis s'approche; — Les linges viennent noirs; — Adieu les poux, les puces; — Maudissons les fenils (où les vachers couchent).

VI. Toutes ces jeunes filles, — Elles sautent (dansent) au bois *d'en bas*; — (Elles) se pincent le visage, — Et sautent dehors déchaussées (ou pieds nus).

VII. (Ils) sont montés *en haut* l'échelle, — Pour nous montrer les bœufs; — Toutes ces jeunes filles, — Le pan de chemise troué.

Des vingt-huit vers ci-dessus, la moitié, quatorze, figurent avec des différences appréciables dans le *Jermalyi*, dont les strophes V et XV correspondent aussi assez exactement aux strophes III et VI de la chanson ci-dessus.

Faut-il conclure de cette comparaison que notre *bouébo*, de onze à douze ans, à la mémoire duquel aurait été confiée le *Jermalyi*, n'en a retenu que ce qu'il nous a transmis et y aurait mêlé même, ici et là, des vers étrangers puisés dans une ou d'autres chansons qui nous sont inconnues. Nous hésitons à le croire. De là à affirmer que les sept strophes que nous venons de transcrire forment un tout suivi et complet, une simple lecture suffirait à détruire, sinon à trouver cette assertion risquée.

Nous pensons plutôt avoir ici un fragment, d'une variante, si l'on veut, des *Jermalyi doù Payi bô*, du même auteur peut-être, mais qui, dans l'esprit populaire, n'en demeure pas moins un chant bien distinct.

Octave CHAMBAZ.

## Distinguons!

La nuit était noire comme la porte d'un four. Trois gais camarades revenaient d'une course ou col de la Croix, sur Gryon.

(\*) Dans ce vers, *kapèta* me semble désigner un vacher quelconque, auquel on a donné ce surnom.

Après avoir butté de ci, dégringolé de là, nos excursionnistes arrivent vers un groupe de chalets, présage réconfortant de l'approche de la civilisation. Il est tard; plus de lumière nulle part.

— Tonnerre! quel atout, s'écrie Coupe-bise. Le malheureux venait de donner de la tête contre un objet saillant, à l'angle d'un chalet. — Tiens, une boîte aux lettres. On est sauvé! Vite une allumette.

La suédoise jette un furtif éclair. — Oh! bien, on est jolis, fait Grain-de-sel, on est en plein canton de Berne.

— Comment ça? — Pardine, il y a sur la boîte: *Brief einwurf*. Coupe-bise, toi qui sais l'allemand, tire-nous de là. On va réveiller quelqu'un.

— Veux bien. M'a bien semblé que cette sacr... boîte avait les angles rudement vifs.

Rumeurs, coups de canne à la porte du chalet, puis, en fin de compte, apparition d'un fantôme en casque-à-mèche et pantet.

— Wo sind wir da? interpelle Coupe-bise, qui avait été jadis dans les Allemagnes, à Bümplitz.

Le fantôme lance un regard de dédain à ces intrus et referme vivement son huis.

— Ah! c'est comme ça, allons au chalet voisin.

Cette fois, c'est une *béguine* qui répond aux appels.

— Wo sind wir da? demande de nouveau Coupe-bise.

La fenêtre allait se refermer, sans réponse, lorsque Grain-de-Sel se met à agoniser Coupe-bise, en bon langage du crû.

— Oh! alors, s'écrie la bonne femme, si vous parlez comme tout le monde on vous répondra, mais le *tutche*, on n'est pas tenu de le savoir: pas vrai?

Tout s'explique. La bourgeoise, une brave montagnarde, vient bienôt ouvrir la porte de la cuisine. Elle fait entrer nos touristes, ralume le feu et, malgré l'heure avancée, met, en leur honneur, les petits plats dans les grands.

Eux, tout heureux de se sentir sur terre vaudoise, rient de bon cœur de l'aventure et plaisantent Coupe-Bise avec son *tutche*.

Mais, aussi, pourquoi diable la Confédération va-t-elle mettre en grandes lettres: *Brief einwurf* sur la boîte aux lettres d'Arveyes? Jh.

## Au bout du monde.

Vous vous souvenez bien de *Grietz*? Mais, oui, Pierre N..., surnommé Grietz — je ne me souviens plus pourquoi, par exemple — et qui, furieux de s'entendre toujours appeler de ce surnom, avait résolu de quitter le canton.

Un jour, il prit ses effets sous le bras, son bâton à la main, et se dirigea vers le canton de Berne.

Sur le pont de Guminen, il rencontra une jeune paysanne. Celle-ci vint au-devant de lui, la main tendue: « Guten Tag, mossié Grietz, wo allez-vous comme ça? »

— Ah! y veulent aussi m'appeler Grietz, dans ce pays. Oh! bien alo, c'est pas la peine; je retourne dans le canton de Vaud.

Et, sans répondre à la gentille Bernoise, Pierre N... tourna les talons et revint au pays, où il est mort il y a quelques années.

Dans les derniers temps de sa vie, il se décida, un jour, à rendre visite à une vieille parente, habitant Avenches et qui depuis longtemps l'attendait.

Il s'en vient donc à la gare de Lausanne et demande un billet pour Avenches.

Attendant le départ du train, Grietz se pro-

menait sur le quai. Tout à coup, les employés appellent les voyageurs:

« Lausanne, Fribourg, Berne, Lucerne, Bâle, Zurich, Moudon, Payerne, Avenches, etc... »

— Oh! la la, la la, c'est si loin que ça, Avenches. Oh! ben... rave pour mon billiet; je n'y vais pas.

## Boutades.

La municipalité d'un de nos villages discutait l'allocation à accorder au régent pour ses fonctions de chantre à l'église.

On avait peine à s'entendre.

— Pour tant qu'à moi, dit l'un des municipaux, je suis d'avis qu'on donne au régent quinze par psamme et trente par cantique, parce que, les cantiques, c'est plus gai.

Un de nos abonnés nous rappelle l'épigramme suivante, gravée sur la pierre sépulcrale d'un vieux buveur:

Ci-git, François, ce franc luron;  
Il a mangé toutes ses rentes;  
A son gilet, plus qu'un bouton,  
Mais, à son nez, plus de quarante.

Le jeune Paul \*\*, ayant terminé ses classes, est entré depuis peu en apprentissage chez un photographe.

— Eh bien, Paul, lui demande son oncle, commences-tu à opérer toi-même?

— Oh! certainement. Mais, comme je ne suis pas très habile, on ne me laisse faire que les portraits d'enfants!

Les temps sont durs. L'économie est plus que jamais de saison.

M. C \*\*\* le sait mieux que personne.

— Anatole, dit-il l'autre jour à son fils, as-tu fini de te promener ainsi? Tu vas user tes souliers...

Anatole s'assied sans répondre.

— Allons bon! maintenant tu vas user tes culottes!

Comment doit-on prononcer le mot *Boërs*? C'est selon.

— Pour les Anglais, il se prononce de deux façons: Quand ils reçoivent une pile, ils disent « dé... boires », et en voyant leurs impôts s'augmenter chaque jour depuis la guerre sud-africaine, ils soupirent « dé... bours! »

**Rectification.** — Dans les vers de M. Alf. Ceresole, intitulés *A mon facteur* et insérés dans notre numéro de samedi dernier, une faute d'impression s'est glissée. La corriger, s. v. p., au trentième vers, en ne lisant pas:

Cent hommes de valeur  
mais bien:

Aux hommes de valeur.

**THÉÂTRE.** — Encore quatre représentations du *Petit Poucet*, la grande féerie, montée par M. Darcourt pour prendre congé des Lausannois. Nous avons dit toutes les attractions de cette pièce, décors superbes, ballets, cortèges d'enfants, rien n'y manque. Une vraie fête pour les yeux. Aujourd'hui, samedi, et demain, dimanche, représentations à 2 heures, et le soir, à 8 heures.

**KURSAAL.** — Bertin, le grand Bertin, l'imitable Bertin est toujours dans nos murs. Plus on l'entend, plus on veut l'entendre. « Il nous fait une redoutable concurrence; les affaires ne vont pas », disait, l'autre soir, un négociant. — « Les affaires? répliqua M. Tapie, mais jamais elle n'ont été mieux! » Je vous crois, M. Tapie, le Kursaal ne désemplit pas.

La seconde des *Avariés*, de Brioux, a eu lieu hier soir, à la Salle centrale. Interprétation irréprochable. Tous les rôles étaient tenus par M. Scheler; personne ne s'en est douté.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.